

La vie de l'Association

L'AAM à la Banque de France

Dimanche 19 mars. Le temps est frais, les parapluies ne sont pas inutiles. La visite de la Banque de France par l'AAM n'a pas pour objet une initiation aux soubresauts monétaires. L'intérêt de ce jour est culturel. Il s'agit de découvrir la "galère dorée", cadre des réunions du Conseil d'administration de la Banque.

C'est au nord d'un grand ensemble d'immeubles fonctionnels que subsiste le noyau historique de la cité : l'hôtel prestigieux construit en 1635 et 1640 pour Louis Phélippeaux de la Vrillière. "Secrétaire des commandements des finances du roi", cet avisé personnage, déjà fort riche, avait renforcé sa fortune par mariage avec la fille du surintendant des finances, Michel Particezelli d'Héméry... d'origine florentine. C'est François Mansart qui construisit cet hôtel très proche du Palais Cardinal, à l'emplacement des Fossés jaunes devenus inutiles depuis la démolition des remparts de Charles V. A l'extérieur, une artère parisienne venue du nord aboutissait au portail, privilège que seul pouvait partager le Palais du Luxembourg. A l'intérieur, l'attention devait surtout se porter sur la galerie monumentale dominant le jardin. Longue d'une quarantaine de mètres, elle servit à l'exposition de la collection de tableaux venus d'Italie, qui remplaçait l'alignement des portraits des grands ancêtres.

Comme il arrive souvent, le petit fils ne put maintenir le train de vie du grand-père. En 1705, l'Hôtel de la Vrillière changeait de famille... tout en gardant son nom. L'acheteur, le conseiller d'Etat Louis Roslin Rouillé, n'y fit qu'un court séjour : en 1713, sa veuve devait vendre à son tour.

Cette fois, l'Hôtel allait changer de nom pour s'appeler Hôtel de Toulouse. Le nouveau maître des lieux était un prince du sang naturel. Il s'agissait d'Alexandre de Bourbon, comte de Toulouse, fils légitimé de Louis XIV et de Madame de Montespan. Né en 1678, grand amiral de France en 1683, colonel en 1684, gouverneur de Guyenne en 1689, de Bretagne en 1695, grand veneur, ce

nouvel Alexandre fut un guerrier valeureux, un marin glorieux et un homme estimé de tous. Son acquisition lui procurait une résidence parisienne, presque attenante au Palais Royal occupé par le duc d'Orléans, à qui la France allait être confiée en 1715. Le comte de Toulouse fit appel à Robert de Cotte, premier architecte du roi, pour mettre son hôtel au goût du jour. La grande galerie reçut un foisonnant décor multipliant les glaces, les lambris somptueux, les luminaires multiples, qui firent oublier la solennité architecturale du Grand Siècle. Ce fut là une tentative de pénétration en France du baroque rococo... qui ne devait pas enthousiasmer le pays.

Du mariage du comte de Toulouse avec Sophie de Noailles, veuve du marquis de Gondrin, naquit le duc de Penthièvre que la Révolution épargna grâce à l'affection que lui portait le petit peuple. Par contre, elle fut des plus cruelles pour la veuve de son fils, la princesse de Lamballe. Quant à l'Hôtel de Toulouse, il n'échappa pas à la confiscation. Devenu propriété nationale, il dut accueillir l'*Imprimerie du bulletin des lois et de la République* peu scrupuleuse de l'état des lieux. La Galerie dorée utilisée comme magasin général se métamorphosa sous une application de papier peint patriotique. Ses tableaux, définitivement perdus, furent répartis, avec quelques délais, entre le Louvre et des musées de province.

Cette sombre destinée s'éclaircit lorsqu'en 1808, l'Empereur autorisa la cession de l'Hôtel de Toulouse à la Banque de France. La Galerie dorée, quelque peu réparée, put accueillir en 1812 une première réunion de l'assemblée générale des actionnaires. Mais les priorités de la banque se tournèrent vers des agrandissements qui changèrent totalement l'aspect du site. Il fallut attendre 1863 pour le conseil d'administration adopte le principe d'une restauration intégrale de la Galerie dorée. En 1875, la résurrection était un fait accompli. C'était une copie fidèle de l'ensemble qui avait été souhaité par le comte de Toulouse.

La voûte a été reconstituée, d'après le modèle original du XVII^e siècle de François Perrier, par les frères Raymond et Paul Balze, élèves d'Ingres et copieurs réputés de Raphaël. C'est un grand ensemble divisé en cinq compartiments, Apollon caracole au centre sur son char, aux extrémités, des scènes mythologiques évoquent l'Eau et l'Air, la Terre et le Feu.

Sur les côtés de la galerie, les hautes fenêtres, ou les grands miroirs qui leur font place, alternent avec des trumeaux d'égale importance qui ont reçu des copies des tableaux retirés à la Révolution. Il s'agissait d'évocations de l'histoire romaine ou de la Guerre de Troie par des peintres des écoles de Rome et de Bologne du XVII^e siècle (Pierre de Cortone, Nicolas Poussin, Le Guerchin, Guido Reni...). Autour de ces tableaux, et d'un intérêt égal, les encadrements exubérants de bois doré de Vassé ont été remis à neuf. Ils rappellent la mer ou la chasse par une profusion d'animaux marins et terrestres, de formes végétales, d'accessoires divers, dont le message est confirmé à la base par une figure mythologique précise. Tout concourt à l'exaltation des fonctions du comte de Toulouse.

Au fond de la galerie, au-dessus d'une cheminée monumentale, la haute glace est couronnée par l'importante allégorie de la Marine à côté de la proue d'un vaisseau qui se joue du Vent. Dans des niches symétriques, l'Europe et l'Asie veillent sur les lieux. A l'autre extrémité, la porte d'entrée s'ouvre entre l'Amérique et l'Afrique, sous le groupe de Diane et de ses compagnons jouant au-dessus de la tête d'un cerf.

On se serait volontiers attardé pour observer tous les détails d'une telle décoration... mais le temps de la visite était dépassé. Un grand merci à Robert Viguier d'en avoir pris l'initiative !

◆ Pierre Fournier